

A propos de M. André Gide

Ceux de nos lecteurs qui suivent depuis près de dix ans cette chronique littéraire n'ont guère eu l'occasion de lire à cette place le nom de trois ou quatre écrivains qui pendant ces dix années se sont fortement imposés à l'attention : nous voulons parler de Marcel Proust, mort en 1922, de Claudel, de Valéry et d'André Gide. Tous quatre, à peu près du même âge et destinés à la même notoriété, ont entre autres, avec leurs différences individuelles, ce trait commun, qu'ils débutèrent sans le moindre éclat à peu près en même temps, puis qu'ils se surent pendant environ quinze ans pour s'emparer de la renommée et fixer l'intérêt des lecteurs. Leur voix, d'ailleurs, n'a pas été jusqu'à la foule. Non seulement ils aiment à suivre des chemins solitaires et travailler patiemment sans faire aucune concession au succès facile ou aux artifices de réclame, mais encore ils ont des raffinements d'idées et de composition qui déroutent et laissent perplexes une foule d'honnêtes gens, pourtant intelligents, qui les lisent autrement que par snobisme. Cela explique comment on peut être, comme André Gide, un des plus grands écrivains de ce temps sans pourtant dépasser une certaine région de l'opinion et n'être pleinement goûté que dans quelques milieux littéraires distingués, mais assez restreints.

Nous rencontrons aujourd'hui sur notre chemin M. André Gide (1) et nous nous recherchons de laisser échapper cette occasion de lier avec lui plus ample connaissance et de l'apprécier en toute convenance et impartialité.

On se rappelle cet article de M. Thibaudet (*Revue de Paris*), 15 août 1927 où M. André Gide était désigné comme le seul écrivain protestant, d'éducation et de nature toute française, connu et marquant, depuis l'Edit de Nantes. Il y avait là quelque exagération, sinon quelque injustice. Mais je suis obligé de constater que la littérature protestante strictement française est souvent confondue avec la littérature Suisse romande et que notre protestantisme français est d'une fécondité littéraire infiniment moindre que ces trois petits cantons, Vaud, Neuchâtel, Genève. M. Gide n'a jamais fait mystère de ses attaches religieuses, bien qu'il n'ait gardé nulle tendresse de cœur pour le milieu où il a été élevé et qu'il raille, chaque fois qu'il en trouve l'occasion ou qu'il la peut faire naître, l'éducation

calviniste qu'il a reçue. Mais certaines attaches sont si tyranniques qu'on peut rompre avec la foi sans perdre la discipline de l'esprit. Une partie de l'originalité de M. Gide tient à ces premières habitudes de penser, qui le distinguent des esthètes purement parisiens. Le protestantisme a pu être esthétiquement médiocre, il ne l'a pas été moralement, et c'est sa gloire et sa force que d'avoir mis toujours et partout la conscience au premier rang. Gide a poussé son individualisme foncier jusqu'au niétchéisme, il y a joint néanmoins un trait qui lui est propre : ses préoccupations morales. Il est né moraliste, par où j'entends que, même quand il exhorte à la vie dangereuse, il médite toujours sur la manière dont il faut comprendre et arranger la vie, et la rendre, après tout, digne d'être vécue.

Sa complexité morale, il la doit aux tendances contradictoires qu'il sent en lui. Et il s'étend à perte de vue, dans une autobiographie qui est d'un cynisme révoltant et qui ne respecte rien (*Si le grain ne meurt*), sur sa double lignée, languedocienne et protestante par son père (frère de l'économiste Charles Gide), catholique et normande par sa mère. Cette page, du moins, doit être retenue et citée :

« Rien de plus différent que ces deux familles, rien de plus différent que ces deux provinces de France qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui, sinon, fussent restés à se combattre ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire, les produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes. Je me trompe fort si les exemples ne me donnent raison. »

Je ne sais si M. Gide a concilié vraiment en lui ces tendances contradictoires qu'il ne voulait pas détruire, mais ce que je sens bien, c'est que l'éducation calviniste, qu'il est parfois tenté de renier ou de maudire, a prévalu et qu'il lui doit ces qualités de moraliste qui donnent à son œuvre un accent particulier.

(1) Paul Bouday, *André Gide*, 1 vol. chez Simon Kra; Eug. Rorari, *André Gide, le sensualisme littéraire et les exigences de la religion*, 1 plaquette Lausanne 1927.

Son style même, court et dépouillé, un peu mince et sec parfois, sans ornements ni surcharges, et qui reste classique, malgré quelques négligences, indique, à sa manière sans doute, sa filiation morale, ineffaçable. La couleur y fait défaut ; il est le fruit de sa pensée ; on y sent quelquefois de l'effort ou le résultat d'une contrainte. Au reste lui-même a dit, dans une lettre privée : « Mallarmé m'enseigna à reporter l'idée de contrainte, si indispensable à ma nature, toute dans l'œuvre d'art et dans une sorte d'obligation artistique. » Il y a de la sévérité huguenote dans sa grâce.

Plusieurs hommes viennent tour à tour prendre la parole dans son œuvre, — elle-même à certains égards fort complexe puisqu'on y retrouve toutes les formes de l'art : des volumes d'essais, comme les *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* ; des « récits », *l'Immoraliste*, *la Porte étroite*, etc., une « sotie », *les Caves du Vatican*, un roman, *les Faux monnayeurs*, une traduction de Tagore, le poète indou, des confessions intellectuelles, des drames... Cet esprit ingénieux et subtil est indécis et flottant ; il se contredit sans cesse, parce qu'il n'a point de discipline intérieure. « Tout en moi se contredit. » Il est du nombre des esprits qui n'enfoncent jamais et flottent toujours « à la surface de la vie comme un liège » (Jacques Rivière, un des admirateurs les plus intelligents de Gide). Claudel déclare que Gide « est un esprit sans pente ». Il dérouté son lecteur à chaque pas, et lui-même s'égare dans tous les sentiers, pourvu qu'il y trouve prétexte à exercer son intelligence. Il se félicite lui-même, comme d'une supériorité intellectuelle, de ne s'asservir à aucun dogmatisme. S'il s'agit de ces dogmatismes extérieurs « que les hommes sages ne respectent qu'autant qu'ils ont intérêt à le faire », je le comprends. Mais parce que les conservatismes politiques ou religieux l'ont trompé, pourquoi se défier de l'autorité intérieure de la conscience et de cet instinct de la nature qui nous porte au vrai et au bien, et nous fait nous donner à eux, même quand nous ne les connaissons qu'approximativement ou relativement ?

(A suivre).

Henry DARTIGUE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A propos de M. André Gide

SUITE (1)

Comme tous les esprits qui n'ont point de discipline morale, M. André Gide se plaît dans la contradiction et le paradoxe. En littérature, la première question n'est pas pour lui une question de pure esthétique : dans les livres, ce qu'il recherche, c'est moins l'expression que le contenu intellectuel. Il n'en comprend pas moins la doctrine creuse de l'art pour l'art « en dehors de quoi, écrit-il (*Incidences*), je ne sais point trouver de raison de vivre ». Dans ses *Nouveaux prétextes*, il déclare que l'œuvre d'art ne doit rien prouver, « ne peut rien prouver sans tricherie ». Il y a là, joint sans doute quelque impuissance, un reste mauvais de l'influence d'O. Wilde, un anglais qui fut, à l'époque du symbolisme, l'objet d'un de ces engouements dont bénéficient parfois certains auteurs étrangers. Wilde était une pauvre cervelle et constitutionnellement un malade ; il se croyait très fort, parce qu'il était très corrompu. Selon lui, il n'y avait rien de supérieur à la besogne littéraire et l'artiste était un être à part, au-dessus et en dehors de la morale commune. L'étrange guide spirituel... Ce snobisme esthétique tue dans l'âme tout sentiment de solidarité avec le reste du genre humain, et l'on comprend que Gide, qui professe que toute entrave, toute limitation au développement du moi et des sensations du moi est un mal, soit un « athée social ».

Il développe jusqu'au bout son éthique. Il répudie, au moins en théorie, la famille — cellule sociale, déclarent Bourget et Bourdeaux — obstacle à l'affranchissement et aux expériences vagabondes du moi, répond Gide : « L'homme, a-t-il dit, est plus intéressant que les hommes ; c'est lui, et non pas eux, que Dieu a fait à son image. » Dans le *retour de l'Enfant prodigue*, variation, inclinée à son gré, sur le thème de la parabole, il ramène l'enfant résigné, mais non persuadé, à la maison paternelle, mais ne décourage pas le frère puîné de tenter à son tour la même aventure. *Les Faux Monnaieurs*, c'est la faillite de la famille, et il faut faire ici les plus sérieuses et les plus expresses réserves sur la notion qu'il a des adolescents et surtout sur la crudité de ses peintures. La décence s'accommode mal des choses qu'il aime à peindre.

Cet immoraliste, qui écrit avec une gravité un peu bouffonne (il est vrai que chez Gide intervient souvent le *cum grano salis* que Renan souhaitait au bas de ses écrits) le fameux « Familles, je vous hais ! », déclare ailleurs qu'il a mis dans sa vie au-dessus de tout l'Évangile et le mariage. Il est hanté par la Bible, il la cite souvent, et les titres évocateurs, pas toujours exacts, de quelques-uns de ses livres donnent quelque idée de sa ferveur à l'époque de sa première communion : « Je portais un Nouveau Testament dans ma poche ; il ne me quittait point ; je l'en sortais à tout instant, et non

point seulement quand je me trouvais seul, mais bien aussi en présence de gens dont j'eusse à redouter la moquerie, offrant à Dieu ma confusion et mes rougeurs sous les quelibets de mes camarades ». Il aime à citer la parole du Christ : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra... » et l'applique à l'originalité littéraire : l'œuvre d'art la plus accomplie, selon lui, est celle où l'on est original sans s'y évertuer, où les qualités en apparence les plus contradictoires respirent si aisément qu'elles paraissent naturelles.

Cependant il ne saurait, aujourd'hui du moins, trouver aucun goût à l'Évangile de la miséricorde rédemptrice ni de raison d'être dans la religion, puisque, se cantonnant dans son moi individuel et exhortant à la vie dangereuse, au surhomme, selon la formule de Nietzsche, il n'a pu s'établir dans cette attitude trop purement négative qu'en rompant avec le sentiment de solidarité humaine qui nous lie à toute l'humanité souffrante, déchue, ignorante et esclave. Un autre sentiment d'où naît la religion, comme de la fente dans le rocher sort l'onde vivifiante, lui manque, c'est le sentiment du mal moral, des désordres de la conscience, du « péché », une expression que M. Gide a dû entendre souvent dans son éducation calviniste. Il s'écrie quelque part : « Nathanaël, je ne crois plus au péché ! » Peut-être n'y a-t-il jamais beaucoup cru...

Partant de l'égoïsme individuel qui aboutit à un pessimisme final et ne permet la foi ou l'espérance qu'à titre de gageures contre la réalité des choses, il n'a recouvré la santé que dans le même temps et à mesure qu'il laissait tomber la morale de tout le monde (*l'Immoraliste*). Mais de sa formation protestante, il garde une inquiétude morale et intellectuelle, et, à force d'en être obsédé, il a reconstruit une autre morale d'un autre style tout différent et qu'on pourrait considérer comme le renversement de la première. A l'heure où nous en sommes, rien ne l'intéresse si ce n'est la sensation. Relisez à ce point de vue ce petit livre, plein de saveur et d'originalité, qui a pour titre *les Nourritures terrestres*, où s'affirme le besoin de ne s'arrêter nulle part, d'essayer toute la gamme des impressions multiples, « toutes les formes de la vie, celles des poissons et celles des plantes », et, pardessus tout cela la soif de plaire.

Assurément Gide a étendu, par l'acuité de son analyse, le domaine de la sensation et de l'intelligence, mais ce qui manque complètement à ses œuvres, d'une valeur artistique si rare et étrangement déconcertantes, c'est la réaction de l'esprit pensant et voulant sur les choses extérieures, l'activité de la raison virile qui, jaillissant du centre, se dresse contre la masse de l'univers. Dans l'œuvre d'A. Gide, les sensations et les sentiments érasent cet élément d'intelligence et de liberté supérieure au monde ; et c'est pourquoi l'impression finale qu'on en garde est celle d'un mortel accablement.

Depuis dix ans, M. A. Gide occupe une des premières places dans notre monde littéraire. Ses romans, écrits en dehors de tout souci de plaire et qui ne sont pas d'un grand intérêt romanesque, ont néanmoins une grande importance, non seulement parce qu'ils sont des confessions intellectuelles, mais parce qu'ils condensent toutes les pensées d'une époque. L'influence de Gide a été considérable dans les cercles littéraires, plus longue même, déclare Ed. Jaloux, que celle de Barrès. Le « gidisme » est devenu le type de l'esprit moral et littéraire d'un temps, et par les tendances qu'elle exprime, l'œuvre

de Gide est un document de premier ordre sur l'état moral de toute une jeunesse.

Enfin, cet idéologue qui aiguise et tend toute la subtilité de son esprit pour saisir les nuances de pensée et de sentiment des êtres qu'il décrit, joint, s'ilon dans son fond, du moins dans sa tendance, une inquiétude que n'a guère éprouvée la génération qu'il représente. L'un de ses romans, *la Porte étroite*, exprime cette recherche inquiète de l'âme, qu'elle tourmente, parce qu'il n'y a rien en elle pour y faire équilibre, parce qu'elle ne sent pas Dieu vivre en elle, ou, ce qui revient au même, ne se sent point vivre en Dieu.

M. Gide en restera-t-il à cette inquiétude sans chercher à la préciser et à y mettre la goutte d'amertume qu'il faut pour que l'espérance et la foi en jaillissent ? Ou bien cette recherche inquiète qui fait les vrais artistes et les poètes sera-t-elle chez lui stérile et inutile et son histoire ne sera-t-elle pas au moral celle d'un Alcibiade moderne qui, comme l'ancien, a manqué sa destinée ? C'est la question que se posent ceux qui ne veulent pas le juger seulement d'après l'idée qu'il veut donner de lui-même.

Henry DARTIGUE.

1 Voir *Evangile et Liberté* du 14 mars.